

“ bleus ” (car il s'en publie encore, même à l'époque où nous voilà), ni cartes géographiques, ni autre chose. C'est par principe—les principes, il n'y a que ça!—que je procéderai de la sorte. Est-ce qu'un pauvre reporter, qui n'a qu'une semaine de vacances par année, va la passer à relire tout ce que, depuis le commencement du monde, l'on a imprimé sur le lac St-Jean ? Il faut être raisonnable.

Donc, je ne ferai que transcrire ici les notes de mon carnet. A vrai dire, cela n'est qu'une manière de dire, à l'usage de la profession. Entre nous, vous savez, je n'avais pas de carnet durant ce voyage ; je n'en ai même jamais eu, l'administration de l'*Oiseau-Mouche* étant trop près de ses pièces pour outiller tant que cela le personnel du journal. Elle prétend que personne ne s'en porte plus mal. Après tout, cela se pourrait bien.

* *

Il y eut un temps, encore bien rapproché, où l'on n'allait pas à Roberval en moins de deux jours, pour peu que l'on eût souci de ménager un peu le cheval qui traînait la voiture. Mais quel beau temps que celui-là ! On ne voyageait, comme de raison, qu'entre les repas, et l'on s'arrangeait pour être rendu, à l'heure du dîner ou du souper, à quelque village. Toujours vous y trouviez un ami qui vous invitait obligeamment à vous asseoir à sa table, où fumait l'appétissante omelette, où coulaient sans cesse des ruisseaux de lait, où le radis et le concombre à l'envi vous mettaient en veine d'indigestion. L'hiver c'était bien autre chose encore ; et je me sens devenir dyspeptique rien qu'à me rappeler ces festins d'où l'on sortait la tête solide, mais l'estomac disposé à toutes les extravagances, dont au reste avaient facilement raison trois ou quatre lieues de carriole, assaisonnées de cahots et de bancs de neige à tous les arpens.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Le chemin de fer a détruit toute cette poésie des voyages. On nous enferme dans les wagons, véritables caisses à voyageurs. Et c'est la discipline partout : on part à telle heure, que vous soyez prêt ou non ; et l'on arrivera à telle heure, que cela fasse ou non votre affaire.

Ce jour-là, qui était je ne sais plus lequel du mois de septembre, on partait de Chicoutimi à 1½ heure de l'après-midi, pour arriver à Roberval à 5½ heures : car c'était

l'un de ces jours où le fret a tous les honneurs, et où le train, animé pour lui d'une extrême bienveillance, s'arrête complaisamment à toutes les gares soit pour le prendre, soit pour le laisser. Du reste, sur notre chemin de fer, même les trains express se montrent fort accommodants sur ce chapitre, surtout en venant de Québec ; et des gens habiles en algèbre pourraient parfaitement calculer en quelles proportions devrait s'accroître le trafic, pour que le “ train de Québec ” n'arrivât à Chicoutimi qu'au bout de deux ou trois fois vingt-quatre heures.

En tout cas, ce qui est assurément original, c'est de voir des gens qui il y a quatre ans, passaient volontiers deux jours sur le chemin pour atteindre Roberval, s'indigner aujourd'hui de ce qu'il faille jusqu'à quatre heures pour s'y rendre sur un train de fret ! Avouons qu'il devient de plus en plus impossible de contenter tout le monde, y compris son père.

Pourtant ce trajet de Chicoutimi à Roberval ne manque pas d'agréments. C'est que le spectacle est varié. Il y a des montagnes et des plaines, il y a des forêts et des champs cultivés, il y a de jolies maisonnettes et des abris de bois rond ; il y a de beaux villages, des rivières au cours capricieux ; il y a surtout ce lac Saint-Jean, un petit océan dont la province de Québec est justement fière. Voilà certes de quoi charmer le plus mélancolique des touristes.

Que si l'on me demande mon avis sur ce qu'il faut signaler davantage au voyageur, j'avouerais modestement que ce qu'il y a de plus pittoresque sur tout ce parcours, c'est la vue que l'on a de Chicoutimi des hauteurs que contourne le chemin de fer pour s'en éloigner. Le petit val où s'étend la jeune cité, les collines qui l'entourent comme d'un amphithéâtre, les caps élevés qui lui font face sur la rive nord de la rivière Saguenay, dont les belles nappes d'eau se prolongent au loin. tout cela est un spectacle de grande beauté que l'on ne se rassasie pas de contempler, quand on ose lui donner quelque attention. Car ce n'est pas tout le monde qui réussit à se persuader qu'il puisse y avoir à sa porte des choses dignes de son admiration.

* *

Quoi qu'il en soit, les quatre heures sont écoulées ; notre train

de fret est arrivé à Roberval, et les voyageurs qu'il portait par surcroît en descendent volontiers.

(A suivre)

O.

CONFERENCE

DE M. L'ABBÉ E. AUCLAIR

Lundi soir, M. l'abbé E. Auclair, vicaire de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, sur l'invitation de M. le Directeur, a bien voulu nous donner, dans notre salle d'étude, une conférence qui nous a beaucoup intéressés. Dimanche, il avait parlé aux citoyens de Chicoutimi, dans les intérêts de l'*Union franco-canadienne* ; mais lundi soir c'était pour nous particulièrement qu'il parlait. L'éminent conférencier avait pris pour sujet : “ La jeunesse catholique française à Reims ” ; il le traita d'une main de maître.

Il nous fit assister par la pensée à ce congrès catholique, tenu en mai 1896, où était réunie l'élite de la jeune France chrétienne, pour célébrer le quatorzième centenaire du baptême de Clovis. Il nous exposa le programme de ces fêtes grandioses. Avec quelle force il développa ces deux grandes pensées : Religion et patriotisme, but général du congrès ; avec quelle chaleur il nous parla de la France de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, de Louis XVI ! Oh ! comme il aime la France, le brillant abbé, et comme il nous engage à l'aimer ! Il faisait bon le suivre dans ses envolées enthousiastes ! Il fallait se suspendre à ses lèvres, marcher avec lui et aussi aimer avec lui la France.

Je ne puis décrire l'effet qui se produisit en moi lorsque, dans un mouvement superbe d'éloquence, il s'écria : “ J'aime la France, et je ne l'ai jamais plus aimée que lorsque, pour la première fois, j'ai vu se dessiner dans la brume la falaise de cette vieille terre gauloise ; je ne l'ai jamais plus aimée que lorsque, au congrès de Reims, j'ai entendu entonner le *Credo*, répété par trois mille jeunes voix françaises ; ce *Credo* que chantaient Clovis et ses Francs ; ce *Credo* que chantait Louis IX sous les murs de Jérusalem ; ce *Credo* que répétaient Jeanne d'Arc et ses preux ; ce *Credo* que récitait, en allant à l'échafaud, celui qu'on appelle le Roi-martyr. ” Je cite de mémoire. Une salve d'applaudissements retentit alors dans toute la salle et nos cœurs canadiens-français battaient